

## Autoportrait au frimas de l'aube

Julia Pawłowicz

---

Number 137, May 2013

Le parfum

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69151ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Pawłowicz, J. (2013). Autoportrait au frimas de l'aube. *Moebius*, (137), 139–145.

## JULIA PAWLOWICZ

### *Autoportrait au frimas de l'aube*

Les soirs de grand vent, je ne le reconnaissais plus. Il m'accompagnait à travers les champs de blé agités en spasmes et se délectait des courses qui l'emportaient au loin, qui me forçaient à crier fort, très fort son nom, par-dessus la tempête. Il tournait parfois la tête, aux aguets, me donnant l'impression qu'il hésitait peut-être; que devant lui se dressait une frontière invisible qu'il était tenté de franchir un instant, pour voir. Il dressait l'oreille et ses yeux noirs repéraient immédiatement ma silhouette, où que je fusse. Il inhalait encore une fois le vent fou et puissant comme si c'était l'air du large et, abandonnant l'idée de me quitter pour toujours, il se retournait, courait en ma direction, me revenait. Il reniflait mes jambes ou mes mains et restait ensuite près de moi toute la nuit. Nous dormions dans la même pièce silencieuse habitée seulement par nos respirations: la mienne, inquiète sans doute; la sienne, profonde, sereine.

Sur mes mains, tout l'automne, la vieillesse s'installait en méandres et en creux; en taches, aussi. Je la découvrais chaque jour comme une surprise. Il arrivait par exemple que je tiens quelque chose, une tasse, la poignée de la porte – et qu'en un instant, le monde s'évanouisse, que n'existe alors pour moi plus rien que les taches brunes sur ma peau. Je les fixais et je remarquais alors qu'autour, ma peau était de plus en plus translucide, comme si toute sa pigmentation s'était concentrée en elles, attirée par leur centre, et qu'elle avait quitté les autres cellules, les laissant pâles comme du papier fin, ciré. J'avais deux ou trois fois par semaine ces moments d'absence durant lesquels, le geste suspendu, je regardais sans les reconnaître tout de

suite mes mains, mes mains changées, flétries, bientôt douloureuses. Et puis le cours de la vie reprenait, jusqu'à la prochaine fois. Les heures du jour raccourcissaient et celles de la nuit disparaissaient carrément, fileuses de ciels noirs et de sommeil ininterrompu, tisserandes de rêves et d'oubli. L'hiver approchait.

Avec la saison des frimas et des dessins de givre arrivait le grand silence – les familles qui s'installaient l'été dans les maisons des alentours abandonnaient la campagne, la neige s'accumulait dans leurs entrées et sur leurs toits en pente, elle modelait jusqu'à le faire disparaître le paysage autour, enveloppait tout. Quand je rentrais de promener le chien je remarquais que ma cheminée était la seule à fumer, que les fenêtres n'étaient éclairées que dans ma maison, et qu'autour tout était en dormance, enfoui. Johnny, qui conduisait le camion de déneigement, me disait que je ne devrais pas rester. Que j'étais trop seule et, laissait-il entendre, trop vieille. Mais je n'avais qu'à le regarder, juste un peu, pour qu'il se taise. Sans peut-être comprendre, il acceptait que je veuille rester ici, chez moi, accompagnée de personne sauf du chien, des geais et des cardinaux dans les arbres. Il soupirait un peu et revenait chaque semaine, faire la route, la creuser dans la blancheur de la neige, m'apporter mes commissions, accepter un petit verre de gin pour se réchauffer. Il repartait dans un nuage de diesel comme s'il n'allait pas revenir. Je n'avais pas peur de l'attendre. Je n'avais pas peur de refermer la porte derrière lui.

Je sortais chaque jour marcher. J'attendais les heures de grand soleil, je surveillais les glaçons qui pendaient du toit de la maison, je guettais leur transparence, les gouttes d'eau qui, immanquablement, perlaient à leur extrémité, et alors je savais que c'était l'heure, qu'il fallait marcher, qu'il fallait sortir de la maison, laisser le poêle chauffer les planches, laisser le soleil caresser les murs, et marcher, marcher, dans la neige et sur la glace. Le chien, chaque fois, était surexcité, courait devant moi, cherchait des marques dans la neige, pistait parfois un animal avant de revenir me conter sa joie, dans des aboiements et des danses compliquées, invocatrices de dieux obscurs et vagabonds qui n'étaient pas les miens. Je riais de le voir aussi vivant,

je le suivais vaguement ; trop lente, je le perdais et je le retrouvais, au fil des arbres, entre les dunes éphémères qui se dessinaient au gré des vents et des gels sur un paysage habituellement plat et uniforme. Je tentais de saisir la course des nuages. De prédire l'arrivée du printemps, de jouer aux oracles. Depuis que j'étais partie de la ville, j'avais l'impression de mieux connaître les choses. Tout était une question de rythme, pensais-je. Il s'agissait de savoir ralentir, observer, attendre. La nature était palimpseste, se donnait à lire, partout autour de moi.

Un jour, inattentive ou pressée peut-être, j'étais partie marcher sans mes gants, les mains nues. Je pensais printemps, j'avais entendu toute la nuit la pluie tambouriner contre les vitres, sur le toit de la maison. Mais le matin avait vu revenir le gel. Même enfoncées dans les poches profondes de mon manteau, mes mains devenaient froides, et je sautillais en attendant le chien perdu dans une course derrière un écureuil ou un raton. Je ne voulais pas rebrousser chemin toute seule. Pourtant, le jour m'était hostile. La neige était recouverte d'une épaisse et brillante croûte de glace qui reflétait, comme un dos de truite en eau claire, la lumière du paysage. Tout scintillait férocement dans la froideur du jour. Paysage vitrifié. J'ai marché quelques minutes jusqu'au rang suivant et j'attendais le retour du chien qui avait déguerpi. Je l'appelais en vain, sentant mes cris glisser contre l'air figé de froideur en mille éclats de silence. Pour peu, je m'inquiétais. Le vent ne soufflait pas, quelques arbres craquaient là-bas, à la lisière de la forêt, quand l'un d'eux, probablement à cause du poids de la glace, a perdu une branche qui s'est fracassée dans un bruyant éclat sur le sol. Bang ! La forêt entière s'est secouée. J'ai sursauté et je me serais crispée si je ne l'avais pas déjà été, transie, dans l'attente. Le chien est apparu alors, je lui ai fait de grands signes avec les bras, je me suis tournée vers la maison après l'avoir appelé, et je n'ai pas regardé derrière – je savais qu'il allait accourir, j'essayais de marcher vite sans y arriver, je croyais que j'étais suivie. Je devais arriver jusqu'à la porte, entrer, me réfugier. J'avais froid, trop froid, et tout devenait urgent.

J'ai pénétré rapidement dans la maison ; j'ai hésité, absurdement, à laisser la porte ouverte derrière moi pour le chien, mais je me suis ressaisie et je l'ai fermée. Je me suis ensuite dirigée vers le poêle, attirée par les flammes comme un papillon de nuit : empressée mais groggy. Gelée, aussi, à l'intérieur de moi. Je suis restée tout habillée devant, à me chauffer les doigts, le corps, les pieds. Sur le plancher se dessinait une flaque d'eau et le chien n'arrivait toujours pas. Je soupirais, en jouant dans les bûches avec mon tisonnier, pour tenter d'en accélérer la combustion, d'augmenter la force de celle-ci. Je regardais par la fenêtre, vers les champs, vers la forêt. Les minutes passaient. Mon sang, me semblait-il, recommençait à couler dans mes veines dans un picotement rassurant. J'ajoutais du papier journal et des bûches, pêle-mêle, au brasier. La peau de mes joues brûlait. Une de mes mains était plus chaude que l'autre : la droite, qui s'activait près du feu, était devenue rapidement plus mobile et plus agile que la gauche. Le chien est arrivé, a aboyé sur le seuil de la porte. Je lui ai ouvert et il m'a regardée un instant, comme pour me reconnaître. J'ai ôté mon manteau quand il est entré, puis mon chapeau et mes bottes. Je reprenais vie, je renouais avec la normalité. Le chien s'est allongé sur le tapis du salon, pas si loin du foyer, là où en regardant bien, on pouvait voir une brise d'air chaud qui lui caressait le poil, sur la tête. Muette. Invisible. Il gardait les yeux sur moi.

Je me suis approchée de lui pour m'asseoir à côté. Il a approché la tête, le museau, de ma main gauche, tellement froide encore. Il l'a respirée, puis, étrangement, il a poussé un gémissement. Comme ça. Inattendu. Alors qu'on commençait à être bien, que je pensais à un chocolat chaud que je pourrais me faire, tout à l'heure, dès que mes orteils seraient moins engourdis. Un gémissement long, une plainte. Il enfouissait son museau dans ma paume ou léchait mes doigts, inertes encore, comme pour les faire revivre. Il s'apprêtait à les mordiller comme quand il était chiot quand je les ai ôtés de sa gueule. J'ai pris ma main gauche dans ma main droite pour l'essuyer et j'ai senti alors, je crois, la même chose que lui. Dans ma main, l'autre était froide, figée, comme morte. J'ai eu soudain cette pensée atroce : quand je serai morte, je

serai exactement comme cela. La peau plus épaisse, plus tendue, glaciale. Plastique. À ce moment, j'ai eu peur.

Le chien, durant les jours et les semaines qui ont suivi, ne m'a pas abandonnée. Au lieu de courir loin de moi quand nous sortions, il restait tout près, me reniflait sans cesse. À la recherche de quelque chose. J'avais lu, dans une revue, lors de ma dernière visite chez le dentiste, que les vieux sentent «le vieux». J'avais trouvé cela horrible. J'étais bien, moi, relativement en forme, je trottais sur le chemin, je rangeais la maison. Je parfumais mes cheveux à la lavande. Je ne croyais pas qu'il se passait quelque chose de dangereux à l'intérieur de mon corps, mais le doute s'était installé en moi. Je guettais tout changement. Le pelleteur de neige venait encore mais il ne me disait rien, ne passait de commentaires ni sur mon teint ni sur mes gestes. Je scrutais avec attention mon visage chaque matin dans le miroir. Bien sûr, je remarquais sur mes tempes l'apparition des mêmes taches que sur mes mains; bien entendu, je suivais avec attention leur progression. La nuit, il est vrai que je pouvais m'éveiller en sueur, pour tout à coup avoir très froid, jusqu'à devoir changer mes draps humides, afin de me rendormir. Oui, il se passait des choses; des jours sans faim alternaient irrégulièrement avec des moments étonnants de gourmandise. Les semaines passaient, les jours s'allongeaient et je me demandais si mes heures étaient comptées.

Avril est arrivé. Le chien ne me lâchait pas. Il marchait à mes côtés, ralenti par mon rythme; il essayait de dormir dans mon lit, d'enfouir son museau dans la chaleur de mon cou, quand je cédaï à son caprice. Un jour, il m'a accompagnée comme d'habitude à travers les champs dont les ronces, soumises à un vent chaud pour la première fois depuis des mois, pliaient et dansaient comme ivres, maladroitement et désarticulées. Leurs petites feuilles sèches et noircies par le gel se transformaient en cloches muettes, dans la symphonie de la brise soufflant entre les arbres. Le chien s'est mis à courir. Peu à peu, il s'est détaché de moi, laissant derrière son attitude mortifère et paranoïaque, emporté lui aussi par la passion d'une première journée de printemps, par la promesse de l'été qui allait revenir. Il s'éloignait et revenait, depuis une heure. J'ai été prête

à rentrer. J'ai crié, mais il ne s'est pas retourné. Peut-être que ma voix n'était plus assez forte, qu'elle ne portait plus jusqu'à ses oreilles, qui ne se dressaient pas. Il s'est retourné pourtant, une fois. Il a semblé hésiter, comme cela pouvait lui arriver, entre revenir et poursuivre sa course, m'abandonner, suivre le vent vers le sud, vers la chaleur, vers des terres nouvelles où l'été ne se faisait jamais attendre. Il a regardé vers moi. Je ne bougeais pas. Il a tourné la tête vers l'horizon, une dernière fois encore, comme pour marquer un point. Et puis il est revenu, lentement, vieux chien trottant derrière une vieille dame, glanant une ou deux caresses, insistant, d'une pression de la tête, pour que je lui en octroie une de plus, encore. Mendiant.

Toute cette nuit-là, il m'a privée de sommeil. Il grimpeait sur mon lit, se couchait à mes pieds, se tournait, se retournait encore, dérangeait mes draps, mes rêves. Il soupirait fort, gémissait un peu, et quand, à trois heures, épuisée, impatiente, j'ai allumé ma lampe pour le chasser de ma chambre, j'ai vu ce que je n'avais pas su voir du tout depuis des semaines. Moi qui scrutais dans le miroir ou dans le rythme de mes gestes les signes de ma fin, moi qui cherchais à lire dans le blanc de mes cheveux les jours qu'il me restait à vivre, moi qui surveillais ma température, qui m'enveloppais de lainages pour préserver mon corps du froid, de la glace, je n'avais pas vu. Il mourait. Mon chien, mon vieux chien allait partir, d'ici le matin peut-être, et l'image de ses paupières affaissées, de sa maigreur que je découvrais, là, alors que tous les jours je le caressais, me sautait aux yeux. Trop tard. Le chien respirait mal. Son haleine était fétide. Tout, autour, sentait la mort. Sa mort. Ses flancs tremblotaient, et moi, je ne savais pas quoi faire. Son regard était mat. Je me refusais le moindre geste. Je restais là, en pyjama, sur le lit à moitié défait, avec à mes pieds ce grand corps de chien malade qui bougeait de moins en moins, qui gémissait de plus en plus, souffrant, et je ne descendais pas l'escalier, je n'appelais personne, je ne quittais pas la pièce, pas le lit, je tenais sa patte, je caressais sa tête, j'attendais. Au fil des heures, hors de la fatigue, hors du compte du temps qui passait, je restais là, médusée,

incrédule. Ma poitrine était serrée en étau quand, à l'aube, j'ai entendu son dernier souffle. Un grand soupir. Le dernier.

Johnny m'a aidée à descendre son grand corps jusque dans le jardin. Je voulais l'enterrer, et Johnny maugréait vaguement, vieille folle, le sol est encore gelé, comment veux-tu que je le fasse. Je refusais de comprendre ces mots dans ses grognements. Je m'entêtais, je disais : là, c'est le potager, la terre est plus malléable, faites-le, faites-le, s'il vous plaît, j'ai quelque chose à me faire pardonner, j'ai quelque chose à me faire pardonner. Johnny a dégagé un reste de neige, a enfoncé sa pelle, pas très creux, d'abord, mais j'insistais encore, je pleurais de détresse et d'épuisement. Le reste de la journée s'annonçait mal. Quand il a eu fini, Johnny a levé la tête. Il m'a regardée. J'étais enveloppée dans mon manteau, les traits tirés, les joues flasques et encore humides. Je devais faire pitié. Il m'a dit : le printemps va arriver plus vite cette année. C'est certain. J'ai détaché mon regard de la butte noire qui faisait tache dans le jardin encore parsemé de blanc, j'ai balayé des yeux la campagne autour et j'ai soupiré très fort. Ça se peut bien, oui, ai-je répondu.

Je n'étais plus sûre de rien.